

— A la Chambre Locale, le 16 courant, on a proposé la résolution suivante : Que la période de trois ans suivant la passation de l'acte des Sociétés de colonisation, qui est déterminée par la onzième section du dit acte comme étant l'espace du temps durant lequel il sera accordé de l'aide à ces sociétés, soit prolongée de manière que cette subvention puisse être accordée durant la période de quatre ans à compter de l'expiration de l'année financière actuelle. — Adoptée.

RECETTES

Moyen d'enlever le vieux mastic

Humectez le mastic avec de l'acide nitrique ou de l'acide muriatique et vous pourrez ensuite l'enlever avec une extrême facilité. Du savon ordinaire remplira le même objet.

Pour faire disparaître les taches d'encre bleue

Le linge taché, devra d'abord être lavé dans du lait doux ; puis en le frottant fortement avec du savon mou, la tache disparaîtra bientôt.

FEUILLETON

LA FILLE DU BANQUIER

SECONDE PARTIE

XI

Le second projet de Matteo.

(Suite.)

La comtesse réfléchit un moment, puis, ayant pris une résolution, elle dit en souriant :

— Vous êtes assurément un étrange personnage, signor Pescara, mais je veux bien céder à votre caprice. Parlez donc, librement et sans crainte, et dites-moi vos merveilles, car vous pouvez être sûr qu'il n'y a pas de secret entre Henri Delagrave et moi.

— C'est ce que nous verrons. Questionnez et je répondrai.

La comtesse s'assit sur le canapé, et indiqua une chaise à Matteo ; mais celui-ci préféra rester debout.

— Vous apportez des nouvelles de maître Mouton ?

— Oui.

— De bonnes nouvelles ?

— Pour Henri Delagrave, oui.

La comtesse sentit le sang lui monter au visage, sa voix trembla, et elle se leva à moitié dans l'exces de son anxiété.

— Sûrement !... vous n'avez pas réussi dans votre tentative pour... pour... Elle attendit, mais comme Matteo restait silencieux, elle acheva sa phrase... pour vous emparer de ce papier ?

Matteo s'approcha plus près de la table, de manière à ce que la lumière tombât en plein sur lui, et tira de sa poche un papier plié.

— Le voilà, dit-il.

La comtesse bondit sur ses pieds.

— Le testament ! cria-t-elle.

— Le testament d'Isaac Delagrave ; le voici.

— Mais Monton ! murmura-t-elle, l'avocat Ephraïm Mouton ? Matteo tira de sa poche un petit poignard qu'il jeta sur la table.

— Voyez... là !

Il indiqua la lame, et la comtesse recula d'horreur.

— Du sang !... misérable ! vous l'avez tué ?

— Mes instructions étaient de m'emparer de ce testament coûte que coûte. Je n'avais pas le choix des moyens. J'ai pris le plus expéditif.

— Vos instructions !... données par qui ? demanda-t-elle, sans retirer les yeux de dessus le poignard.

— Par Henri Delagrave.

— Et quelles preuves en avez-vous ? demanda-t-elle sévèrement.

— Je n'ai pas de preuves. Les instructions étaient verbales, et cela était suffisant.

La comtesse quitta un moment le poignard des yeux, pour regarder ce papier si chèrement acheté, et que Matteo avait également posé sur la table.

Puis, relevant la tête, elle regarda l'homme masqué, fixement et presque avec dédain.

— Vos compagnons ? demanda-t-elle ; est-ce qu'eux aussi se sont contentés de paroles qu'on peut nier quand bon semble ?

— Je n'ai pas de compagnons. Dans des affaires pareilles, le plus sûr est d'agir seul.

La comtesse eut un sourire de triomphe.

— Vous avez quelques témoins de ce... de cet arrangement dont vous parlez ?

Matteo haussa les épaules.

— Pas le moindre, répondit-il.

Alors, avec la vivacité d'une tigresse, la comtesse, de la main droite saisit le poignard, tandis que de la gauche elle enleva le testament.

— Vil et misérable assassin, s'écria-t-elle, va raconter au monde ton histoire, et voir si l'on te croira. Regarde !... la fenêtre par laquelle tu es entré, est encore ouverte pour ton évasiu... Reste, et je te dénoncerai comme étant, d'après ton propre aveu, l'assassin de l'avocat Mouton.

Matteo, qui n'avait pas bougé, durant cette tirade, fit un pas vers elle.

Droite et fière, la main armée du poignard, l'Italienne le défia d'approcher davantage.

— Je veux passer par cette porte, dit-elle ; si vous cherchez à me retenir... à me toucher... je vous plonge dans le cœur la lame de ce poignard !

Mais Matteo ne fit aucun effort pour la retenir, jusqu'au moment où elle atteignit la porte ; alors, d'une voix sourde, mais accentuée, mais sans broncher de place, il paria :

— Restez, dit-il ; je vous en supplie, restez !

Mais elle, fière et superbe, jeta sur lui un regard de mépris, et posa la main sur le bouton de la porte.

Toujours immobile, l'Italien prit de nouveau la parole.

Mais cette fois, ce fut d'une voix de tonnerre :

— Restez ! Variuà Cordiani ! cria-t-il ; je vous l'ordonne... restez !

Il y avait quelque chose dans le ton avec lequel ces derniers mots furent prononcés, qui réveilla quelque souvenir du passé. En effet, la comtesse Rosati retira sa main de dessus le bouton de la porte, et chancela comme si elle avait reçu un coup.

— Ordonner ! De quel droit employez-vous un mot pareil vis-à-vis de moi ?

— En vertu d'un droit qu'il vous sera difficile de contester. Regardez et tremblez !

Il arracha son masque, et la lumière des bougies éclaira son visage.

— Femme ! cria-t-il, me reconnais-tu maintenant ?

La figure de l'Italienne était rigide, tant était grande et soudaine sa frayeur.

— Femme ! répéta Matteo, me reconnais-tu ?

Elle se leva les mains comme pour échapper à une horrible vision.

— Vivant ! mon mari... Matteo Cordiani, vivant !

Ces paroles s'échappèrent en un long gémissement de sa poitrine, et puis elle tomba à genoux, en jetant un cri.

Matteo s'approcha d'elle, et se penchant, il plaça une main sur chacune de ses épaules, et la força à le regarder en face.

— Oui, femme cruelle et sans remords, dit-il, le tombeau que tu avais creusé pour moi était large et profond, et cependant je vis encore ! On fit feu sur moi lorsque je m'évadai de la prison où toi et les tiens m'aviez fait enfermer pour le restant de mes jours ; mais le coup qui aurait pu me tuer, ne fit que m'écorcher, et j'en fus quitte pour la perte d'un œil. Je trouvai le cadavre d'un homme parmi les rochers ; — comment il était venu là, je l'ignore. J'échangeai mes vêtements contre les siens, et je m'enfuis. Tu entends, femme ! — et il la secoua violemment. — Je m'enfuis ! Il n'y avait pas de sécurité pour moi en Italie ; aussi, je me réunis à quelques individus dont la situation était aussi désespérée que la mienne. Nous volâmes un bateau, et nous fîmes voile vers l'Espagne. De là, je m'embarquai pour le Brésil, et dans le Nouveau Monde, j'oublierai bientôt l'ancien. J'oublierai tout... excepté